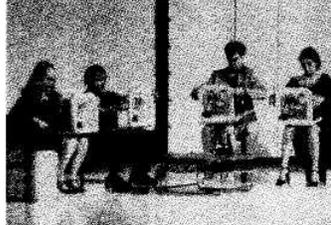


VERY BAD THINGS

THEATRE. Christophe Perton anime le texte du jeune dramaturge allemand David Gieselmann, lui conférant tout son mordant et son énergie destructrice. Électrochoc efficace ou déjà banalisé ?

Monsieur Kolpert ?!...», Le mystérieux personnage sera cité une trentaine de fois, avec toutes les intonations possibles et (inimaginables, jusqu'à devenir patronyme tabou ou déclencheur d'hystérie... Peu importe qui il est : à l'image des phrases projetées en ouverture sur les toiles cirées immaculées autour de la scène, le *New Born* rageur de Muse en fond sonore, l'important est de comprendre comment "ils" en sont arrivés là. Ralph Droht et Sarah Dreher, couple de jeunes bourgeois blasés, beaux et froids à l'image de leur intérieur design : un frigo, un bar, un coffre, une télé, une table basse, un fauteuil et deux chaises, un sol jonché de canettes et aussi blanc que les murs... Ils attendent un couple d'amis en tergiversant sur le port inexplicable d'une arme par un personnage de film responsable d'une tuerie : quand Edith et Bastian Mole se retrouvent sur le pas-de-porte, en haut du couloir qui mène à l'effrayante entrée, on se demande si c'est une *Cantatrice chauve* bis qui s'acharne ou une version théâtralisée de *Petits meurtres entre amis*. L'"ultime souper" en cours est d'abord absurde



avant d'être gore, jeu de corps impatientes et impolis, jeu de mots et jeu de cache-cache glauque à souhait : Monsieur Kolpert est-il mort et son cadavre dans le coffre en bois du salon comme le prétendent les deux hôtes ?

La Corde au cou

Si la pièce de Gieselmann s'appuie évidemment sur les mêmes enjeux dramatiques que le huis clos hîchcockien *La Corde* (un cadavre dans une malle à l'insu des invités), *Monsieur Kolpert* déploie une forte dimension comique (au sens le plus cruel et noir possible) et satirique (la banalisation de la violence dans des sociétés de médias, l'ennui qui ferait tuer pour se sentir vivant)... Les comédiens, pour la majorité issus de la promotion 2002 de l'ENSATT, endossent horriblement bien leur doubles visages de messieurs tout-le-monde et de serial (Juliette Delfau en tête,

potiche ou femme fatale, terrifiante !)... Comme pour ses précédents travaux (*Lear de Bond*, *Notes de cuisine* de Garcia), Christophe Perton puise dans la modernité des textes une énergie ici dévastatrice, physique, d'une précision millimétrée et chorégraphiée. *Monsieur Kolpert*, théâtre de l'absurde tel que le définissait Edward Bond, où «*la vie est dépourvue de sens, et [qui] a un début, une fin, mais pas de milieu*, se fait grande fresque irraisonnée, transgressive et réaliste (bal de nourriture gaspillée, vomi ou jeux scatés), certes dans l'air (lassant) du temps. Rythmé, dur et juste. Etrangeté pourtant : face au mélange douloureux, presque "kubrickien" de sang et de musique classique, menant à l'escalade finale, les rires continueront d'envahir impudiquement la salle, révélant subitement l'échec relatif d'un texte face au monde sans repères qu'il s'acharne justement à dénoncer. Ce soir-là, avons-nous vu le même "spectacle" ?

Nathalie Duchambon

Monsieur Kolpert de David Gieselmann
 ms Christophe Perton,
 au Théâtre de la Croix-Rousse
 jusqu'au 20 mar